



# LES ÉTERNELS

AMIE KAUFMAN & MEAGAN SPOONER

1. Gaïa



J'AI  
LU



# LES ÉTERNELS



1• Gaïa



Retrouvez l'univers des *Éternels* sur  
[www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire](http://www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire)

# LES ÉTERNELS

AMIE KAUFMAN & MEAGAN SPOONER

1 • Gaïa

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Benjamin Kuntzer*



*Titre original*  
Unearthed

*Éditeur original*  
Hyperion, an imprint of Disney Book Group

© Amie Kaufman and Meagan Spooner, 2018

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2019

*Pour Josh et Tracey, Abby et Jessie.  
La famille.*





NOUS SOMMES LES DERNIERS REPRÉSENTANTS  
DE NOTRE ESPÈCE.

NOUS NE NOUS EFFACERONS PAS DANS LES TÉNÈBRES.  
NOUS RACONTERONS NOS HISTOIRES AUX ÉTOILES  
AFIN DE NE JAMAIS MOURIR – NOUS SERONS ÉTERNELS.  
SEULES LES ÉTOILES NOUS ENTENDRONT PEUT-ÊTRE,  
JUSQU'À CE QUE NOUS NE SOYONS PLUS QU'UN SOUVENIR.  
MAIS UNE RACE DÉCOUVRIRA UN JOUR LE POUVOIR  
QUE NOUS AVONS LAISSÉ – ET ELLE SERA MISE  
À L'ÉPREUVE, CAR CERTAINES CHOSES MÉRITENT  
DE DEMEURER INCONNUES. CERTAINES HISTOIRES  
NON DITES. CERTAINS MOTS NON PRONONCÉS.

CERTAINS POUVOIRS DÉLAISSÉS.

NOTRE HISTOIRE PARLE D'AVIDITÉ ET DE DESTRUCTION,  
CELLES D'UN PEUPLE QUI N'ÉTAIT PAS PRÊT  
POUR LE TRÉSOR QU'IL PROTÉGEAIT.  
NOTRE FIN N'EST PAS VENUE DES ÉTOILES,  
MAIS DE L'INTÉRIEUR, DE LA GUERRE ET DU CHAOS.  
NOUS N'ÉTIIONS PAS, NOUS N'AVONS JAMAIS ÉTÉ DIGNES  
DE CE QUI NOUS AVAIT ÉTÉ OFFERT.

LA CLÉ D'UNE PORTE DONNANT SUR L'ÉETHER REPOSE  
DANS LE CRYPTAGE MATHÉMATIQUE DE CE MESSAGE.  
AU-DELÀ DE CETTE PORTE, AU-DELÀ DE L'ÉETHER,  
VOUS ASSISTEREZ À VOTRE JUGEMENT. LES MÉRITANTS,  
LES ÉLUS TROUVERONT LE POUVOIR  
QUE NOUS AVONS PROTÉGÉ JUSQU'À LA MORT  
ET S'ÉLÈVERONT JUSQU'AUX ÉTOILES.

SACHEZ QUE CE VOYAGE EST SANS FIN.  
SACHEZ QUE LES DANGERS À VENIR SERONT NOMBREUX.  
DÉVERROUILLER CETTE PORTE PEUT MENER AU SALUT  
OU À LA PERTE. ALORS CHOISISSEZ.  
CHOISISSEZ ENTRE LES ÉTOILES ET LE NÉANT ;  
CHOISISSEZ ENTRE L'ESPOIR ET LE DÉSESPOIR ;  
CHOISISSEZ ENTRE LA LUMIÈRE  
OU L'OBSCURITÉ ÉTERNELLE DE L'ESPACE.

CHOISISSEZ – ET CONTINUEZ VOTRE PÉRIPLÉ,  
SI VOUS L'OSEZ.

Extrait du Signal des Éternels (anciennement « Signal non identifié Alpha 312 »), décodé et translittéré par le Dr Elliott Addison de l'université d'Oxford.

# 1

## AMELIA

Cela ne se déroule vraiment, vraiment pas comme prévu.

Les deux charognards en contrebass se parlent en espagnol, plaisantant dans une langue que je ne comprends pas. À plat ventre sur mon rocher, j'avance en me tortillant, juste assez pour apercevoir le sommet de leur crâne par-dessus le rebord du surplomb. L'un d'eux est grand et carré. Il doit avoir trente ou trente-cinq ans, et semble largement deux fois plus gros que moi. L'autre doit être une femme, à en juger par sa posture ; bien que plus petite, elle aurait probablement le dessus sur moi si elle découvrait ma présence.

*Vous aviez raison, Mink, j'aurais dû prendre ce flingue.* À l'époque, j'avais pris plaisir à surprendre ma commanditaire, à lui faire hausser les sourcils jusqu'à la frange. « Je n'ai pas besoin d'un flingue », m'étais-je rembrunie, sans me donner la peine de préciser que je n'aurais de toute façon pas su quoi en faire. « Personne ne me verra, là-bas. » Car si j'étais chez moi, à piller une ville sur Terre, cela aurait été vrai.

Cependant, étudier les relevés topographiques et les images satellites de la surface de Gaïa ne m'a pas préparée à découvrir un paysage aussi aride. Ce ne sont pas les ruines de Chicago, regorgeant d'égouts souterrains,

de gratte-ciel à moitié effondrés et de cachettes pour progresser inaperçu. Il n’y a pas la moindre plante ici – rien d’autre que les bactéries microscopiques qui prospèrent dans les océans. Et encore, ceux-ci se situent de l’autre côté de la planète. Rien d’étonnant, puisque quelque chose dans les deux soleils de Gaïa explose immanquablement à chaque génération, provoquant l’équivalent d’une apocalypse nucléaire. Il n’y a que du désert à perte de vue de part et d’autre du canyon, et je suis foutue.

*Je suis foutue.*

Les pillards remplissent leurs gourdes sous le promontoire, à la fontaine figurant sur nos cartes pirates, celle-là même qui m’a attirée à cet endroit. Même sans comprendre leur langue, je n’ai pas besoin d’un dictionnaire pour deviner qu’ils maugréent contre l’eau terreuse et sableuse du bassin. Comme s’ils ne mesureraient pas leur chance de trouver de quoi boire sur cette planète. Sans compter que l’air y est respirable – plus ou moins – et que la température et la gravité y sont idéales, même si les éruptions solaires réduisent à néant tout espoir d’installer ici une colonie permanente.

C’est toujours, à notre connaissance, ce qui se rapproche le plus d’une planète habitable, en dehors de la Terre et de Centaure. Et l’une d’elles se meurt rapidement, tandis que l’autre est complètement inatteignable avec notre technologie actuelle.

Nous n’avons découvert Gaïa qu’en suivant les instructions laissées par d’anciennes créatures mortes depuis longtemps. Impossible de dire quand on découvrira un monde semblable à celui-ci, à moins de tomber sur d’autres coordonnées dans les ruines que nous ont laissées les Éternels. Ce qui est ironique, c’est que les extraterrestres se baptisent ainsi dans le même message que celui où ils décrivent la façon dont ils se sont anéantis.

Je retiens mon souffle, espérant que les pilliers ne regardent pas autour d'eux pendant qu'ils font le plein d'eau. Mon paquetage n'est pas particulièrement bien dissimulé, puisque je ne m'attendais pas à avoir de la compagnie, mais ils ne l'ont pas encore remarqué. *Imbéciles*. Je le suis toutefois encore plus qu'eux, car j'ai transgressé ma règle cardinale : j'ai posé mes affaires. Tout ça parce que je voulais voir ce qu'il y avait de l'autre côté de cette crête. Le désert est jalonné de bouquets d'immenses formations rocheuses s'élevant vers le ciel, modelées par le vent et des cours d'eau depuis longtemps asséchés. Je vais finir abandonnée sans provisions sur une planète à un milliard d'années-lumière de la maison, sous prétexte que je voulais admirer ce foutu paysage. Seuls quelques amas d'une roche gris-rouge se dressent entre ces deux charognards et mon seul espoir de subsister sur ce terrain.

Mon paquetage renferme non seulement mes rations de nourriture, mon matériel d'escalade, mon eau, mon sac de couchage et le reste de mon nécessaire de survie – il contient aussi mon respirateur. L'atmosphère de Gaïa est composée d'un peu plus d'azote que celle de la Terre. Pendant environ huit heures par jour, il faut enfileur un inhalateur d'air enrichi en oxygène, sous peine de voir son cerveau et son corps tourner au ralenti. Et mon respirateur – ma bouée de sauvetage – se trouve dans un sac, à un mètre ou deux d'un couple de pillards.

L'homme redresse la tête, et je m'écarte en roulant sur le dos, les yeux rivés sur le ciel bleu et vide. La lumière des deux soleils est violente, et ce en dépit de mon chèche, mais je reste immobile. Si je ne récupère pas mes affaires, je suis morte. Je ne tiendrai jamais jusqu'à ce qu'ils viennent me rechercher d'ici trois semaines, encore moins si j'ai accumulé dans les

temples un butin assez conséquent pour m'offrir un ticket de sortie.

Je me creuse la tête en quête d'une solution. Je pourrais appeler Mink – sauf que mon téléphone se trouve dans mon sac, et que les satellites de communication ne survoleront de toute façon pas ce côté de la planète avant six bonnes heures. Et même si je trouvais le moyen de la contacter, elle m'a clairement fait comprendre en me déposant sur ce caillou qu'elle ne me rapatrierait que si j'avais de quoi la dédommager pour sa peine. Se servir des navettes de ravitaillement officielles pour faire traverser clandestinement des pillards coûte cher. Des vaisseaux de l'Alliance internationale patrouillent le long du portail scintillant qui mène à Gaïa. Elle ne va pas se donner la peine de me ramener sur Terre si je n'ai pas les moyens de payer.

Je dois absolument récupérer ce sac.

— *Tengo que hacer pis*, dit l'homme.

Son acolyte s'éloigne de quelques pas en grommelant.

J'entends le bruit d'une braguette, puis un grognement et, une demi-seconde plus tard, un liquide dégouliner dans l'eau du bassin.

*Oh, pour l'amour de... Très classe, connard. Comme si vous étiez les seuls sur cette planète à vouloir vous servir à cette source.*

— *Ugh*, proteste la femme, comme en écho à mes sentiments. *¿ En serio, Hugo ?*

Je penche juste assez la tête pour découvrir l'homme debout devant la cuvette, les pieds écartés, les mains au niveau de l'entrejambe – et je ferme rapidement les paupières pour ne pas en distinguer plus. *Je n'avais trop pas besoin de voir ça.*

Je devrais essayer de les prendre de vitesse pendant qu'il est en train de pisser, mais j'ai les mains qui tremblent, et pas à cause du manque d'oxygène.

J'ai fait bonne figure devant Mink, et même devant les autres charognards, quand je les ai grillés au poteau lorsqu'elle a laissé entendre qu'elle cherchait quelqu'un. Quelques-uns me connaissaient de Chicago, d'autres arrivaient de plus loin et ne m'avaient rencontrée que lorsqu'on se tirait la bourre pour se faire recruter. La gamine, la fillette, celle qui va descendre toute seule pour piller les temples. « Quelle dure à cuire, ricanaient-ils. Quelle rebelle. » Mais à Chicago, personne ne me voyait jamais.

C'était précisément parce que j'étais si douée, parce que personne ne me voyait jamais que j'avais réussi à convaincre Mink de me laisser travailler pour elle. Je n'avais jamais eu à me battre pour un territoire. Jamais dû fuir quiconque. Jamais eu à repousser deux pillards expérimentés et probablement armés le temps de récupérer mon matos.

J'essaie d'inspirer à travers le chèche pour le faire coller à mes lèvres gercées. J'ai l'impression de suffoquer, comme si on m'avait enfoncé un sac plastique sur la tête – je dois me souvenir que ce n'est que du tissu, que cela ne m'empêche pas de respirer, que je n'aurai pas besoin de cette dose d'oxygène supplémentaire avant plusieurs heures, que je suis simplement terrifiée. *Attends, me dis-je. Ils n'ont pas encore vu ton sac. Tout va bien.*

Mais comme si je m'étais porté le mauvais œil, je perçois alors l'expression de surprise de la femme, qui appelle son compère. Celui-ci remonte sa braguette et traverse en quelques pas bruyants l'étendue de sable et de pierres qui le sépare du rocher dissimulant mal mon paquetage.

— *¿Esto pertenece al grupo ?*

Un bruit de botte heurtant du tissu, puis un son sourd. Ils sont en train de balancer des coups de latte dans mon sac.

Ce n'est toutefois pas ce qui me dérange le plus. Car si je ne comprends pas ce qu'ils racontent, l'un de ces mots ne m'est pas inconnu. Certains des gangs de Chicago parlent espagnol. *Grupo* signifie « groupe ». Ces deux-là ne sont pas seuls. Mink m'avait avertie que d'autres entrepreneurs profiteraient de cette mission de ravitaillement et d'exploration pour déposer des charognards à la surface de Gaïa, mais j'avais supposé qu'ils seraient là seuls, comme moi, ou à la rigueur en binômes.

Ce qui signifie que si je ne récupère pas mes affaires sur-le-champ, ils les rapporteront au reste de leur bande, et qu'il me faudra ensuite les dérober au nez et à la barbe de tout un groupe de pillards.

Je passe à l'action tant que j'en ai le courage et me laisse tomber du promontoire, à quelques mètres de mes adversaires.

La femme recule d'un bond, manquant tomber à la renverse de surprise.

— *¡ Qué chingados !* s'exclame-t-elle en portant la main à sa taille, où un holster scintille à la lumière.

Le mec est moins nerveux ; il se crispe à peine, me dévisageant d'un air suspicieux. C'est lui qui se trouve entre moi et mon paquetage.

— Je veux juste ramasser mes affaires, dis-je d'une voix si grave que j'en ai mal à la gorge.

Je ne peux pas paraître plus large, mais avec mon attirail, on ne remarque pas forcément que je suis une fille. S'ils s'imaginent que je suis un homme, même petit, ils me verront peut-être moins comme une cible facile. Je désigne mon sac.

— Mes affaires, répété-je plus fort, en les observant tour à tour.

Je regrette de ne pas avoir été plus attentive en cours de langue avant de laisser tomber l'école – peut-être



que je parlerais plus que quelques mots d'espagnol. Je n'avais de bonnes notes qu'en maths, et bien qu'il s'agisse du langage universel – le message des Éternels l'a prouvé –, elles ne me sont pas d'une grande aide à l'heure actuelle.

— Bordel, qui tu es ? me demande l'homme.

En dépit de son accent très prononcé, les mots lui viennent facilement. *Bon, c'est déjà ça.*

— Amelio, je réplique. (Ce n'est pas tout à fait vrai, mais ça y ressemble.) Et je suis ici pour la même raison que vous. Laissez-moi juste reprendre mes affaires, et je trace ma route.

La femme commence à récupérer de sa surprise, et elle vient se placer près de son acolyte. Elle doit avoir quarante-cinq ans, et son visage est buriné par le soleil. La couche de poussière qui recouvre sa peau éclaire sa complexion de plusieurs teintes – cela se voit quand elle sourit.

— C'est qu'un gamin.

L'autre acquiesce en grommelant et repousse son manteau pour glisser le pouce dans sa poche de pantalon – mettant ostensiblement en évidence le pistolet à sa ceinture.

— Ou alors, on garde tes affaires, on profite de l'O<sub>2</sub> supplémentaire, et tu rentres pleurer dans les jupes de *mamá*.

J'inspire une grande goulée d'air pour m'assurer de ne pas laisser transparaître mon agacement :

— Ma *mamá* reviendra pas avant des semaines, comme la vôtre. Filez-moi mon barda. Entrer clandestinement est déjà un crime bien assez grave, vous êtes sûrs de vouloir y ajouter le meurtre ? Vous allez pas me tirer dessus. Je suis l'un des pillards de Mink. Faites-moi le moindre mal, et vous allez le regretter dès que vous aurez posé un pied dans la station.

Je bluffe. Certes, je bosse pour Mink, mais je suis à peu près certaine que cela ne lui ferait ni chaud ni froid que je ne revienne jamais de Gaïa.

L'homme, qui me domine d'une bonne tête et demie, se frotte le menton. Le crissement de ses doigts dans sa barbe de quelques jours se fait entendre dans l'air aride.

— Personne te retrouvera ici, rétorque-t-il. Pas de corps, pas de crime, non ?

— Hugo, intervient la femme en me lorgnant en coin. *No es niño, es niña.*

*Merde.* C'est une phrase est assez basique pour que je la comprenne. Tant pis pour ma tentative d'intimidation.

— Retire ton casque, m'ordonne l'homme.

Mon cœur, battant à tout rompre, l'emporte sur la raison.

— Non.

Il fait un pas en avant, la main toujours près de son flingue.

— Retire ton casque ou ta chemise, c'est toi qui vois.

Je résiste à la tentation d'empoigner mon couteau, sachant que je signerais alors mon arrêt de mort. Ils sont plus nombreux que moi et mieux armés. Ils ne perdront plus beaucoup de temps à tâcher de déterminer si je suis un jeune garçon ou une fille, et ils s'en fichent bien que je n'aie que seize ans. Cela ne changerait rien pour eux de tuer une mineure. Ils ont déjà violé l'embargo planétaire de l'AI en atterrissant sur Gaïa, ce qui suffirait en soi à les condamner à perpétuité.

L'Alliance internationale ne plaisante pas quand il s'agit de l'Ailleurs, pas après avoir perdu le projet qui avait initialement réuni les nations terrestres. Trois cents personnes ont embarqué à bord de ce vaisseau à destination d'Alpha du Centaure, le système stellaire le plus proche du nôtre, dans l'espoir de rallier la *seule*

exoplanète potentiellement habitable que nous ayons jamais découverte dans l'immensité du cosmos. Si l'expédition a échoué, s'ils ont fini par dériver dans l'espace jusqu'à leur mort, c'est justement parce que des gens comme ceux-là ont réussi à prendre place à bord et provoquer une mutinerie. Comme moi, ces deux pilards n'ont pu arriver ici que d'une seule manière : en enfreignant la loi. La perspective d'en transgresser une de plus ne risque pas de les dissuader.

Je serre les dents et avale ma salive. À des millions d'années-lumière de chez moi, perdue sur une planète extraterrestre, je n'avais jamais réellement envisagé que le plus grand danger que je pourrais avoir à affronter serait d'autres êtres humains.

Je suis toute contractée, l'effort fourni pour rester campée sur ma position me tétanise – une partie de moi voudrait fuir, l'autre se battre, et je me retrouve paralysée par ces deux instincts contradictoires. Je suis dans l'expectative.

Puis une nouvelle voix vient interrompre notre conversation.

— Oh, quelle chance, j'ai cru que tout le monde était parti !

Ces paroles dissipent brusquement la tension, et on se retourne tous vers le nouveau venu.

Un garçon guère plus âgé que moi apparaît au sommet du promontoire, puis dévale la pente le long d'un éboulis. Son sac est si gros que je pourrais largement me glisser à l'intérieur. Il le laisse tomber au sol dans un bruit sourd, puis se redresse avec un gémissement et se masse les reins. Il a la peau mate et des cheveux noirs, courts et crépus. Il arbore un sourire si éclatant qu'il pourrait sans doute convaincre les pierres de se mettre à danser.

Ses vêtements trahissent une grande opulence. Sa tenue assortie se compose d'un bermuda et d'une veste kaki, d'une chemise immaculée et de bottes si récentes qu'elles luisent encore au travers de la fine couche de poussière qui les recouvre. Il est grand et maigre, et ses épaules légèrement voûtées témoignent des heures passées sur une tablette ou un clavier.

*Un intello*, ricané-je intérieurement. On en surprenait parfois à Chicago, en train d'étudier le temps, le climat ou tout ce qui pouvait contribuer à l'exode ; ils étaient presque systématiquement poursuivis par un gang de charognards. *Mais qu'est-ce que tu fous là ? L'AI n'a même pas encore autorisé les équipes de recherche à la surface. C'est bien pour ça qu'on en profite tant qu'il est encore temps.*

Il nous considère tour à tour, sourcils froncés.

— Où sont les autres ? demande-t-il.

Ses voyelles sont traînantes, ses *r* adoucis – un anglais très scolaire, comme celui d'un présentateur télé. Comme il n'obtient aucune réponse, il tente encore sa chance.

— *Da jia zai na li ? Waar is almal ? Wo sind alle ? Non ?*

Il passe d'une langue à l'autre sans sourciller.

Un silence s'ensuit, et son sourire disparaît dans sa grande confusion. L'incertitude plane dans l'air, de plus en plus dense, jusqu'à ce que la femme s'exclame :

— Mais bordel, t'es qui ?

Cela ravive le sourire du garçon, qui, comme s'il venait de recevoir la plus aimable des salutations, s'avance en tendant la main.

— Jules Thomas, annonce-t-il en inclinant légèrement le buste.

Il salue. Non, mais il est vraiment en train de faire la révérence, là.

— Ravi de vous rencontrer. Si vous vouliez bien avoir l'obligeance de m'indiquer votre chef d'expédition, je me

ferais un plaisir de lui présenter mes lettres de créance et...

Il est interrompu par le déclic du cran de sûreté d'un pistolet, celui que la femme vient de tirer de son étui pour le braquer sur lui.

Jules s'immobilise. Son sourire s'étiole, il abaisse la main. Il examine tour à tour le canon de l'arme et le visage de celle qui la brandit, puis il se tourne vers l'autre pillard et, enfin, vers moi. Et ce qu'il lit sur ma figure – de la peur, de l'épuisement, une forme d'incompréhension générale mêlée de panique – achève de lui redonner la mine grave.

— Oh, souffle-t-il.

## 2

### JULES

Eh bien, ce n'est pas l'accueil que j'imaginai.

— Je suis l'expert en linguistique et archéologie, annoncé-je d'une voix posée et claire, en levant les deux mains pour leur faire comprendre que je ne leur veux aucun mal. J'ai été engagé par Charlotte Stapleton – vous faites partie de l'expédition de Global Energy, non ?

— Global Energy, répète la femme en agrippant son arme comme si elle espérait que je lui donnerais l'occasion de s'en servir en faisant un pas de plus.

*Mehercule.* Je me retiens de prononcer cette interjection à voix haute. Je me doutais en adhérant au projet illégal de Global Energy que l'équipe que je retrouverais sur place serait légèrement mal dégrossie, mais je m'attendais *a minima* à survivre aux cinq premières minutes d'expédition.

Au moins, ils ne lésinent pas sur la sécurité. Cela se révélera être un sacré avantage, quand on aura débrouillé cette histoire.

— Je m'appelle Jules Thomas, répété-je au cas où.

Il ne s'agit bien sûr pas de mon vrai patronyme. Je n'ai pas attendu les avertissements répétés de Charlotte pour savoir que je ne devais pas dévoiler ma véritable identité. J'ai suffisamment de jugeote pour

ne révéler à personne d'autre qu'au chef d'expédition qui est mon père.

— ¿ *Quién carajo es este ?* s'enquiert la femme sans détourner son arme.

— Je vous l'ai déjà dit, insisté-je telle une piste audio boguée. Je m'appelle Jules Thomas. Ce sont les coordonnées que l'on m'a transmises. J'étais censé retrouver le chef d'expédition ici. *Tengo instrucciones para reunirte con su jefe aquí.*

— Tu peux répéter ça autant que tu veux, intervient finalement le dernier individu. (Sans doute un gamin, à en juger par la voix fluette et bourrue qui émane de derrière son chèche.) Mais je pense pas que ce soient tes hommes, mon pote.

Le pistolet pivote alors dans sa direction. Ce qui semble indiquer que celui-ci ne fait pas partie du groupe – ce sont donc des pillards, issus de plusieurs bandes différentes. Et tous ne sont manifestement pas aussi bien intentionnés que Global Energy.

— Je commence à me dire la même chose, marmonné-je.

— On se tait, aboie alors la femme.

Je prends néanmoins le risque de poser une dernière question :

— Quels sont les risques qu'ils nous tirent dessus ?

— Élevés, répond le garçon, qui se détend quand l'arme revient se braquer sur moi.

Je ne peux distinguer ses traits derrière son foulard, ses lunettes de protection et son casque, mais la tension dans sa voix fait grimper ma nervosité d'un cran supplémentaire.

*Je me demande s'ils baptiseraient un lieu en mon honneur, si j'étais parmi les premiers à mourir sur cette planète.*

— Vous pouvez prendre mon sac, suggéré-je en le désignant, m'efforçant de gagner du temps tandis

qu'un plan commence à germer dans mon esprit. Je vais vous montrer comment fonctionne mon équipement. Ça devrait vous plaire. J'ai aussi de quoi vous régaler. Du chocolat.

Les deux bandits me réservent toute leur attention à cette dernière annonce – même s'il n'est pas à leur goût, cela coûte une fortune au marché noir. Et ici, les produits de luxe comme celui-ci représenteront une denrée particulièrement rare. Qui qu'ils soient, quelqu'un de leur groupe en voudra forcément. Je l'ai acheté pour m'attirer les bonnes grâces des autres membres de mon expédition – une action préventive avant qu'ils décident que l'intello de service ferait une bonne cible de railleries. Je vais désormais devoir m'en passer pour les séduire.

Le garçon les contourne distraitement pendant qu'ils ont l'esprit ailleurs, et alors qu'il tend la main vers son sac, je comprends subitement son intention. Il va récupérer ses affaires et m'abandonner ici. Comment lui en vouloir ? Peut-être qu'il compte ramener des secours, mais je ne suis pas sûr que ça puisse attendre. Les deux larrons semblent avoir la détente facile. S'il tente sa chance maintenant, c'est moi qui en paierai le prix.

— Ne bouge pas, m'ordonne la femme, avant de tourner brusquement la tête vers son compagnon.

Celui-ci vient ouvrir mon paquetage. Il le retourne alors, et je fais la grimace en entendant quelque chose se fracasser contre un rocher. Le garçon sursaute, observant tour à tour mes affaires qu'ils fouillent et mon visage.

— Pitié, non, dis-je doucement, en prenant le risque de le regarder bien en face un instant.

Le pillard qui fourrage dans mes affaires ricane, mais ce n'est pas à lui que je m'adresse. C'est au garçon derrière lui, désormais prêt à récupérer son sac. S'il



détale, je ne survivrai même pas jusqu'à avoir rejoint mon expédition.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? m'interroge le grand costaud en brandissant mon kit de pics et de brosses, qu'il lorgne d'un air soupçonneux.

— C'est pour, euh, nettoyer les pierres.

Ils me dévisagent tous deux comme si j'étais le dernier des imbéciles, et étant donné qu'ils sont en train de me dépouiller sous mes yeux et que je reste planté là, impuissant, il est difficile de leur donner tort.

— La tente, dis-je alors. Elle va vous plaire. Elle est tout automatisée. (Mon regard dérive vers le garçon. Je ne peux être certain qu'il m'observe à travers ses lunettes de protection.) C'est très surprenant.

Le garçon bascule silencieusement d'un pied sur l'autre, progressant à pas lèstes. Il se rapproche de la femme au pistolet. Il est vif – au moins a-t-il saisi une partie de mon plan incomplet.

L'homme sort de mon barda le sac bleu vif qui renferme ma tente et le retourne entre ses mains. Il m'étudie alors, sourcils froncés. *Qu'est-ce qu'elle a de si spécial ?* s'interroge-t-il manifestement.

— Tirez sur la poignée orange, juste là, dis-je en me redressant légèrement.

Je prends une grande inspiration pour tâcher de me détendre. Je me prépare comme avant de descendre dans la piscine avant un match de water-polo.

— *Anaranjado*, précisé-je en espagnol.

Il acquiesce, retourne à nouveau l'emballage et trouve le cordon. Sans hésiter, il tire dessus, se demandant ce qui va en sortir.

La tente se déploie fièrement en 2,6 secondes, comme promis par le fabricant, et se met en place, sa toiture bleue prenant subitement forme. L'un des poteaux de l'abri de fortune atteint le grand costaud en plein

nez, et je me rue sur lui, le plaquant au sol de toutes mes forces, nous coupant le souffle à tous les deux. Suffoquant, je m'assieds sur lui pour le frapper, et sens une flèche de douleur me transpercer des phalanges jusqu'à l'épaule quand sa tête est projetée en arrière. Mehercule, *j'aurais dû demander à Neal de me montrer comment cogner sans me casser les doigts*. Avant que je puisse me retourner, un son assourdissant éclate au-dessus de ma tête, se réverbérant entre les pierres tout autour de nous.

Je me relève péniblement, à temps pour voir mon adversaire se précipiter sur moi – avant de s'immobiliser à quelques centimètres. Je chancelle vers l'arrière, le souffle court, m'attendant à voir son acolyte me braquer de son arme. Au lieu de quoi, je la découvre gisant à terre. Le garçon a récupéré son pistolet, qu'il pointe désormais sur le grand costaud.

Sauf que ce n'est en réalité pas un garçon. La *fille* a laissé tomber son casque, cabossé à l'endroit où il a dû percuter le crâne de la femme.

— Bien joué, halète-t-elle sans quitter sa cible des yeux.

C'est une petite brune aux cheveux en bataille zébrés de rose et de bleu. Sa peau claire est parsemée de taches de rousseur. Mais ce n'est à l'évidence pas le moment d'admirer le spectacle, même si, *deus*, elle en vaut franchement le détour.

— Prends-lui son flingue, m'ordonne-t-elle sans trembler.

— Son quoi ?

Je ne peux m'empêcher de la contempler, peinant encore à comprendre ce qui vient de se passer.

— Son flingue, génie. (D'un geste du menton, elle me désigne l'arme qui repose à un mètre de l'homme écumant de rage.) Leurs potes ont dû entendre le coup de feu. C'est le moment de décamper.

Tout en restant hors de portée du bonhomme, je rapproche le pistolet du bout du pied. Quand je me penche pour le ramasser, la fille lance d'un ton impérieux :

— Retire tes chaussures.

— Mes chaussures ? répète l'homme en haussant les sourcils.

— *Zapatos*, traduis-je, même si, à en juger par son expression, ce n'est pas la barrière de la langue qui le fait hésiter. (Tout en fourrant l'arme dans ma poche, j'interroge ma nouvelle complice d'un air inquisiteur.) Je peux te demander pourquoi ?

— Pour qu'ils ne puissent pas nous suivre, réplique-t-elle. Pas très vite, en tout cas. Récupère celles de la femme également, au cas où elle se réveillerait.

*Malin*. Je délace les bottes de la pillarde inconsciente. Elle émet un léger gémissement, sans pour autant revenir à elle.

— Tu as déjà fait des trucs pareils ?

Cela me vaut une esquisse de sourire de sa part.

— J'improvise. Mais j'ai improvisé toute ma vie. Mets les pompes dans ton sac, et partons.

— Si tu peux m'accorder une trentaine de secondes, j'ai une autre idée. (Je pivote la tête vers l'homme aux mains levées.) *Señor, quítese los pantalones*.

À l'évidence, la fille reconnaît le mot « pantalon », car elle éclate de rire tandis que l'homme se répand en injures.

— Ça va pas être joli à voir, m'annonce-t-elle.

D'un mouvement de poignet, elle intime à l'homme de s'exécuter.

— Sans doute pas, admetts-je. Mais ça sera encore plus gênant pour eux. Ils devront mentir à leurs amis, leur dire qu'on était grands, costauds et nombreux. Ils n'avoueront sûrement pas que deux ados leur ont infligé ça. Avec un

peu de chance, ça dissuadera le gang de se lancer à nos trousses.

Sa bouche s'ourle aux commissures. Elle est impressionnée malgré elle, et je dois commander à mes hormones de ne pas s'emballer : la faire sourire ne devrait pas être ma priorité à l'heure actuelle. Même si c'est une vision bien plus agréable que celle de l'homme qui m'assassine actuellement du regard tout en se déshabillant. Il m'envoie son pantalon d'un coup de pied, et je le range également dans mon sac. Alors que ma partenaire le braque encore, on recule lentement hors de la clairière.

Et dès qu'on s'est suffisamment éloignés, on *détale*.

On disparaît derrière un tas de rochers, puis on se laisse glisser dans le canyon le plus proche, dont le fond couvert de cailloux nous évitera de laisser des empreintes. Je cours tant que mes poumons me brûlent, que mes côtes me font mal, que ma gorge se contracte.

On finit par ralentir d'un accord tacite en atteignant un ruisseau. Je me plie en deux, les mains sur les genoux, dans l'espoir de recouvrer mon souffle. Elle s'accroupit et plonge la main dans l'eau pour s'asperger la figure. Puis elle me lance un regard en coin, les prunelles pétillant d'amusement. J'exprime mon soulagement dans un bref éclat de rire, qui en déclenche un chez elle aussi. Ricaner ne nous aidera pas à reprendre notre respiration, et sprinter n'est jamais une bonne idée quand l'air manque à ce point d'oxygène. Je sais toutefois gré aux cyanobactéries qui peuplent les eaux de Gaïa de nous fournir cette faible quantité d'O<sub>2</sub>, car je ne me verrais pas effectuer cette balade dans une combinaison spatiale. Il me faut néanmoins une éternité pour reprendre mon souffle.

Je m'assieds auprès d'elle pour épargner mes jambes endolories, puis je lui tends la main.

— Nous n'avons pas été officiellement présentés. J'imagine que tu m'as entendu le dire avant le début du spectacle, mais je m'appelle Jules.

Cette fois, je n'ajoute pas mon faux nom. Je trouverais déplacé de mentir à cette fille qui vient de me sauver la vie.

Quelque chose dans mon ton semble l'amuser, et ses lèvres tressautent.

— Sérieux, Oxford. (Elle considère ma main pendant une seconde ou deux, puis accepte enfin de la serrer, plaquant sa paume chaude contre la mienne.) Enchantée.

J'essaie de dissimuler ma surprise : je n'aurais jamais cru qu'elle parviendrait à deviner d'où je viens rien qu'en entendant mon accent.

— Aurai-je l'honneur d'apprendre ton nom ?

J'ai l'impression que la question est plus intime que prévu. Elle me jauge du regard et hésite un long moment avant de répondre :

— Amelia. (J'espère que c'est la vérité.) Mia.

— Eh bien, j'ai une dette envers toi, Amelia.

Je ne lui demande pas son patronyme. Après tout, je ne lui ai pas donné le mien.

Elle hausse les épaules.

— On peut se reposer un peu. Ils ne nous traqueront pas sans chaussures. Ni pantalon.

— Est-il possible que nous venions de commettre le premier braquage de l'histoire de Gaïa ? Enfin, techniquement, ils ont essayé les premiers, mais c'est nous qui avons réussi.

Elle secoue la tête en me dévisageant, les lèvres entrouvertes, le souffle encore court. Sa peau est maculée de poussière. Je suis à peu près sûr d'être en aussi piteux état. Ces derniers jours ont été atroces – le visage de mon père sur le vidécran quand il a compris les indices

codés lui dévoilant mon plan, ma peur croissante quand je suis monté à bord de cette navette pour Gaïa, sans parler de la tentative de vol à main armée à laquelle nous venons d'échapper... Je ne peux toutefois pas nier que maintenant, et malgré tout ça, je me sens particulièrement *vivant*.

Dans quelques instants, nous devons sortir nos respirateurs pour reposer nos poumons, avant d'essayer de nous sortir de ce bourbier ; en attendant, on tient encore à l'adrénaline.

Et s'il me reste des doutes concernant cette planète, je sais que j'apprécie cette fille. En revanche, j'ai du mal à digérer que mon expédition n'ait pas été là pour m'accueillir. Mais tomber tout de même sur une personne susceptible de m'aider dans ma mission... voilà un coup de chance qui me donne une lueur d'espoir.

La fille me dévisage en se grattant le menton de la crosse du pistolet volé.

— Oxford ?

— Oui, Amelia ?

— J'espère que tu n'as pas menti au sujet du chocolat.  
*Deus.* Cette fille me plaît *vraiment*.

### 3

## AMELIA

Malgré les armes, malgré les cris furieux et les menaces en deux langues qui ont fusé derrière nous, malgré les soleils étrangers qui nous accablent de leur chaleur, malgré la rareté de l'oxygène, je ne suis vraiment pas certaine que ce type comprenne dans quel genre de mouise on se trouve.

Même moi, je ne suis pas sûre de mesurer la gravité de la situation.

Quand on est enfin assez loin d'eux pour s'arrêter et enfiler nos respirateurs, il est tout sourire et siffle pour lui-même entre deux inspirations, tout en faisant l'inventaire de son énorme paquetage pour s'assurer que son équipement n'est pas trop endommagé. J'aurais préféré qu'on fasse notre halte plus tard, mais on est arrivés plus loin que je ne l'aurais imaginé. Il est en meilleure forme que son allure et ses habits neufs ne le laissaient penser.

Je remets mes lunettes de protection, actionnant du pouce le cadran latéral afin d'augmenter le grossissement, puis je scrute les crêtes du canyon derrière nous. Je n'y trouve aucun signe de nos amis, ce qui ne signifie pas pour autant que nous sommes seuls. Il est vrai qu'on serait encore plus facile à repérer dans le désert, sans nulle part où nous cacher. D'un autre

côté, on saurait tout de suite s'ils nous avaient vus. Ici, dans le dédale sombre de cette gorge, on ignore s'ils nous épient.

J'abaisse mes lunettes pour les laisser pendre autour de mon cou, puis je retire mon respirateur.

— Il faut que j'y aille.

Jules marque une pause et lève la tête de la poignée de cailloux qu'il observait d'un regard aussi concentré que s'il était penché sur une tablette. Il hausse les sourcils, semblant réfléchir à mes paroles.

— Que j'y aille ? Au singulier ?

J'ai l'impression d'entendre un cours de grammaire dispensé par mon vieil écran de classe, couvert des rayures et des gribouillis laissés par les générations d'élèves qui l'ont eu entre les mains avant moi. J'examine à nouveau les hauteurs, puis m'accroupis pour me mettre à son niveau.

— Ouais, pourquoi ? Tu dois rejoindre ton groupe, et j'ai des trucs à faire. Merci pour ton aide, mais je ne peux pas m'arrêter.

Cette fois, il fronce les sourcils – son visage est si expressif que chacune de ses émotions s'y étale de façon limpide.

— Eh bien, je ne suis pas complètement certain de l'endroit où je suis censé me rendre maintenant, répond-il. C'était mon seul point de rendez-vous, et le reste de mon expédition ne s'y trouvait pas. Si ça ne dérange pas tes amis, je pourrai peut-être t'accompagner et me joindre à vous le temps que la station nous survole et me transmette de nouvelles coordonnées ?

Je me surprends à le contempler, partagée entre l'envie de rire de ce type étrange, si poli et propre sur lui qu'il serait davantage à sa place dans une bibliothèque que dans ce désert extraterrestre, et la tentation d'accepter, pour le plaisir de le voir arborer à nouveau



son sourire ridicule. Il est plutôt charmant. Enfin, charmant comme un mec qui va se faire dézinguer en un rien de temps si je le laisse tout seul.

— Euh. Tu veux venir avec moi le temps de pouvoir contacter ta base ?

— Oui, si ça ne te pose pas de problème ?

Je le jauge, encore hésitante. Il n’y a aucun signe de malice sur son visage, et s’il était assez rusé pour me duper, je ne crois pas qu’il serait venu se mêler, sans armes, à un braquage sur le point de mal tourner. En tout cas, pas sans avoir un meilleur plan qu’« assommer le mec à coups de tente ».

— Je ne suis pas en groupe, finis-je par avouer. Je suis ici toute seule.

— Tu es ici *toute seule* ?

— Pour pas qu’on me ralentisse, expliqué-je, agacée par le manque de conviction qui perce dans ma voix.

Jules baisse les yeux sur son paquetage.

— Je vois. Tu as une idée de la raison pour laquelle mon expédition serait partie sans moi ?

*Ouais, je peux même t’en trouver une quinzaine, Oxford.*

Je ravale ma réplique cinglante et m’efforce de conserver une voix amicale. J’ai grillé des dizaines de pillards pour décrocher ce job pour Mink, j’ai passé dix-huit heures ratatinée dans une caisse pour échapper aux patrouilles de l’AI, je compte la moindre miette de nourriture, la moindre goutte d’eau, la moindre seconde et la moindre réserve d’oxygène dont je dispose en espérant que cela me suffira – et voilà que cet intello de service se pointe avec le savoir-faire d’une pierre.

— Le temps, c’est de l’argent, finis-je par déclarer. Et de l’oxygène, d’ailleurs. Tu étais sans doute à la bourre, et ils se sont dit que tu avais eu la pétoche ou que tu t’étais fait prendre dans la station.

— J'étais un peu en retard, mais d'une petite heure à peine. Ils m'auraient attendu, quand même. (Il semble convaincu.) Peut-être qu'en faisant demi-tour, je finirai par tomber sur eux.

— S'ils sont partis, ils ne risquent pas de revenir. Une heure sur cette planète, quand on est en compétition avec d'autres bandes, ça vaut largement plus qu'un petit Anglais aux souliers vernis, même s'il paie bien.

Il digère ma pique en silence, considérant ses bottes neuves d'un air penaud. J'ignore ce qu'il peut bien faire ici ; peut-être un gosse de riches en école privée qui se rebelle contre l'autorité parentale en se faisant une virée débile – bien qu'audacieuse – à l'autre bout de la galaxie. Peut-être qu'il a graissé la patte à des charognards pour se joindre à eux, et qu'ils ont empoché la monnaie en attendant que l'AI vienne le récupérer ici plus tard. Il va sans dire qu'un type comme lui ne risque sans doute pas grand-chose. Les avocats qu'il doit pouvoir s'offrir le feraient sortir de n'importe quelle prison en un claquement de doigts.

Au lieu de la crise de colère à laquelle je m'attendais, au lieu même des supplications que je redoutais, il reste planté là, silencieux, les yeux plongés à l'intérieur de son sac. Puis il finit par redresser la tête et lance un regard derrière lui, dans le canyon. Je perçois alors quelque chose dans son expression – quelque chose d'aussi intense qu'inattendu.

Une chose que je reconnais bien pour l'avoir souvent vue dans le miroir : du désespoir.

Je déglutis.

— Hé, ça va aller. Tu as du pognon, ça se voit. Quand la station nous survolera demain, envoie un message pour proposer d'acheter ton retour.

— Non, je... (Il s'interrompt et relève la tête, l'expression désormais dépourvue de ce léger sourire placide.)

Je ne peux pas encore partir. Je vais trouver une solution. Puisqu'ils ne m'ont pas attendu, je me débrouillerai seul.

Même si sa voix est ferme, déterminée, il entreprend de ranger son sac avec des gestes brusques et maladroits.

— Écoute, Oxford, tu ferais mieux de ne...

— Je suis apte à prendre mes propres décisions, merci.

Sa répartie est soudaine, brutale ; un accès d'humeur dont il n'a même pas fait preuve face à la gueule du pistolet.

Je m'emporte à mon tour et me relève d'un bond.

— D'accord. Eh bien, fais ce que tu veux.

Je tourne alors les talons et vais récupérer mon propre paquetage, que je hisse sur mes épaules. Mais j'ai tendance à ne pas rester énervée très longtemps, et je sens déjà la colère me quitter. Quand je me retourne vers Jules, il est encore accroupi devant son barda. Il déploie une carte holographique du terrain à l'aide d'un dispositif accroché à son poignet.

*Ce type va se faire descendre.*

Et je ne souhaite à personne de crever à un milliard d'années-lumière de chez soi, pas même à ces sales types qui ont essayé de me piquer mes trucs et de me laisser pour morte.

— Hé, Oxford.

Je prends une profonde inspiration. Après tout, je suis déjà arrêtée, j'ai déjà perdu du temps... autant en profiter pour faire de cette halte ma pause déjeuner.

— Tu as faim ?

Jules cligne les yeux et me considère avec surprise.

— Quoi ?

— Il me reste des haricots en conserve. Tu as faim, oui ou non ?

À sa place, je déclinerais sans hésitation la proposition d'une inconnue, craignant un piège, un engagement ou une contrepartie quelconques. Cependant, il acquiesce.

— En fait, oui.

Je hoche la tête et repose mon sac afin de récupérer les boîtes dans le fond. De toute façon, il faut les manger en premier – elles sont bien plus lourdes que les machins lyophilisés –, même si cela rapproche d'un repas le jour où tout ce que j'ingurgiterai ressemblera à de la pâtée pour chien réhydratée. Je lui lance une conserve, songeant une seconde trop tard que ce type n'a probablement aucun réflexe. Je m'apprête à l'alerter quand je le vois attraper la boîte sans mal et la retourner pour en étudier l'étiquette avec intérêt.

Je m'assieds sur un rocher, pose les coudes sur mes genoux et sors mon multi-outil de ma poche. Je pousse le curseur de quelques crans vers la droite, puis appuie sur le bouton pour faire sortir la lame crochue. Je l'enfonce dans le couvercle avant de l'arracher.

— Riche en protéines, commente Jules, qui est réellement en train de lire les informations nutritionnelles sur le côté de la boîte. Bonne idée, même si c'est un peu léger. Cinq pour cent de protéines alors que l'apport journalier recommandé est d'un peu moins d'un gramme par kilo pour le consommateur, ce qui fait...

Il fronce les sourcils pour effectuer son calcul.

— Environ dix pour cent de mes besoins, lancé-je sans réfléchir. Un peu moins pour toi.

Il cille, manifestement surpris de découvrir que je sais compter. Son expression incrédule me pique au vif.

— Oui, finit-il par admettre au bout de quelques secondes. Dix pour cent. Quant au taux de sucre et aux vitamines...

Il s'interrompt en me voyant le dévisager.

— Waouh, commenté-je d'un ton sarcastique en essayant la lame de mon outil.

Je lui en veux toujours d'avoir douté de ma capacité à effectuer des calculs aussi basiques. Je plie en deux le couvercle de ma conserve pour m'en servir comme d'une cuillère.

— Tu t'y connais aussi en nutrition ? Tu es tellement intelligent, je crois que je vais m'évanouir.

Jules se fend d'un large sourire, sans saisir le second degré de ma réplique.

— J'essaie de ne pas trop le montrer. C'est gênant de voir toutes ces filles se pâmer autour de moi. Et plutôt démoralisant pour les autres mecs, tu vois le genre ?

Je ne peux m'empêcher de pouffer, et je me surprends à lui sourire une demi-seconde, avant de faire mine de m'intéresser à ma nourriture. *Punaise, Oxford. Voilà que tu es désarmant, par-dessus le marché.*

— Euh, s'interpose-t-il alors que je porte le couvercle à ma bouche. Tu ne veux pas essayer d'arranger ça, avant ?

J'interromps mon geste, la ferraille pleine de haricots à mi-chemin de ma bouche.

— De l'arranger ? Je ne vais pas me couper, si c'est ce que tu crains. Les cuillères, ça fait du poids en plus, ça n'en vaut pas la peine.

— Non, me contredit-il prudemment, je parlais de le réchauffer, d'ajouter un peu de goût. Laisse-moi cinq minutes, ça ressemblera un peu plus à quelque chose... Enfin, à moins que tu n'aimes ça comme ça ?

Il plonge la main dans son sac et en extrait l'un des petits sacs en tissu qu'il a mis de côté tout à l'heure.

— Non, je *n'aime* pas ça. C'est juste de la bouffe. Quand on a faim, on mange.

Quoi, il se croit dans un restaurant quatre étoiles d'un quartier chic de Londres ? Mais ma curiosité

l'emporte, et je me demande bien de quel ingrédient il dispose pour transformer des haricots en conserve en cuisine de gourmet. Je me penche vers lui pour lui tendre ma boîte.

— À toi de jouer, chef.

— Merci, répond-il solennellement, comme si je venais de le complimenter.

Il révèle alors divers sachets d'épices, une cuillère, une boîte qui ressemble à... oh, nom d'un chien, c'est vraiment un réchaud à ondes. Ces bidules coûtent plus de mille balles, mais il l'installe comme si de rien n'était. Je n'ai que de vagues souvenirs concernant leur manière de fonctionner – une histoire d'électroaimants et d'énergie cinétique –, mais je n'ai jamais rencontré personne qui en promène un sur le terrain. J'échangerais volontiers de la nourriture chaude contre les mille dollars en cash, et n'importe quel pilleur de ma connaissance en ferait autant.

Il s'affaire en silence, ajoutant une pincée d'épices ou de sel de temps à autre, mélangeant le contenu de la conserve avant de la remettre à chauffer. Au bout de quelques minutes, il relève la tête avec curiosité. Il arbore un regard intense, de ceux que l'on voit sur les panneaux publicitaires quand ils essaient de nous faire gober qu'acheter du parfum nous rendra si irrésistible qu'on nous arrachera notre chemise. Je suis tellement distraite que c'est à peine si je l'entends me demander :

— Quand tu m'as appelé Oxford, tout à l'heure... tu as vraiment reconnu mon accent, ou c'était une vanne sur la manière dont je m'exprime ?

— Hein ? (Je ligne les yeux, surprise, en attendant que la question me monte au cerveau.) Quoi, tu veux dire que tu étudies réellement à Oxford ? (Je le scrute d'un air songeur, reconsidérant tout ce que je pensais

savoir sur ce garçon.) Tu n'es pas un peu jeune, pour aller à la fac ?

— Je ne commence que l'année prochaine, répliquet-il en remuant les haricots.

Il n'a pas l'air d'avoir dix-huit ans. D'accord, il est grand, mais plutôt dégingandé, le genre de type qui vient d'avoir une poussée de croissance et ne sait pas encore très bien quoi faire de ses bras et de ses jambes.

— Mais je suis un peu en avance. J'ai grandi là-bas, cela dit. C'est compliqué.

Je me mords la lèvre – la curiosité me pousse à essayer d'en apprendre plus, de cerner ce garçon étrange. Il ne sort manifestement pas du même moule que tous les charognards qui ont dû mentir, tricher ou ruser pour accéder à Gaïa. Je ne sais pas comment il s'est fait entourlouper, mais il a affirmé tout à l'heure être une sorte d'expert en langues pour une expédition – pas un raid. Il a cette allure de sauveur de l'humanité, comme si sa noblesse pesait davantage sur ses épaules que son paquetage démesuré.

Dès qu'il comprendra que je suis une pillarde comme les types qu'on vient de fuir... eh bien, cela mettra sans doute un terme à notre petite complicité spontanée. Les gens comme lui n'ont généralement pas une bonne opinion des gens comme moi. Même à Chicago, on a des intellos qui vont hurler à l'assassin en nous reprochant de souiller les preuves ou de contaminer je ne sais quoi. Sur cette Gaïa virginale, que personne n'a foulée depuis les Éternels, déplacer une pierre doit être pour lui aussi grave que massacrer sauvagement toute une famille.

Alors piller des temples pour dégoter de la technologie à refourguer au marché noir...

— Tiens, dit-il subitement, interrompant mes réflexions. (Il me tend la conserve.) Sers-toi de ta manche, la boîte est brûlante.

Je n'avais encore jamais vu de réchaud à ondes en action, mais le résultat ne saute pas aux yeux. Je l'examine en coin, mais il s'affaire déjà à préparer son propre repas. J'attrape les bords avec hésitation – puis je retire les doigts avec un glapissement de douleur.

— Aïe, merde !

Ces mots résonnent entre les parois du canyon, et je darde sur Jules un regard noir.

Il ne dit rien, entièrement concentré sur son plat ; je suis toutefois presque certaine de le voir réprimer un sourire.

Je tire sur la manche de ma veste pour me couvrir la main et reprends ma boîte de haricots.

— J'imagine que tu n'as pas plusieurs cuillères comme ça, dans ta cuisine portative ?

Il me tend celle dont il se servait pour remuer et sort un couteau à beurre – il est parti avec un satané *couteau à beurre* – pour finir sa préparation.

— Moque-toi de moi tant que tu veux, dit-il en haussant les épaules, mais ose affirmer que ce n'est pas meilleur que les haricots froids.

Je meurs d'envie de lui rétorquer quelque chose, j'imagine même plusieurs répliques cinglantes, mais un fumet de vapeur vient alors me chatouiller les narines, et ma mauvaise humeur s'envole. Je souffle sur ma cuillère pour m'assurer que ma langue ne subira pas le même sort que mes doigts, puis je goûte une bouchée – et je dois me retenir de gémir. C'est délicieux. Plus que ça : on dirait réellement un plat sorti d'un quatre-étoiles londonien. C'est du moins comme ça que je l'imagine.

— Pff, dis-je simplement.

Puis j'oublie la présence du garçon à mon côté et dévore mon déjeuner.

On finit de manger en silence – je m'en mets partout en essayant de lécher l'intérieur de la boîte –, et



j'ai tout loisir de l'étudier discrètement en faisant mine d'observer notre environnement à travers mes lunettes. Ce n'est donc pas un tocuard fini. Il sait courir, il a même réussi à soutenir mon allure – ou presque – en dépit de son sac colossal. Mais la moitié de son attirail est désormais étalée près de lui, et l'essentiel de ce que je parviens à identifier me semble parfaitement inutile dans un endroit comme celui-ci. Il a un oreiller, un petit ventilateur solaire, et un ensemble de vaisselle. Il semble tellement peu dans son élément qu'il a l'air d'un... extraterrestre sur cette planète.

Le sol sur lequel nous nous trouvons n'est pas si différent de celui qu'on trouve dans les déserts du sud-ouest des États-Unis, ceux qui s'étalent sur une bonne partie du continent et grignotent peu à peu du terrain en direction de la côte est depuis le début du déclin climatique. Et quand on inhale, rien n'indique que l'air d'ici n'est pas idéal – on s'en rend simplement compte parce qu'on devient tout fatigué et tremblant quand on reste trop longtemps sans respirateur. Si on omet que seules les formations rocheuses battues par les vents viennent troubler la monotonie du décor, si on ne prend pas garde à l'absence totale de toute forme de vie et si on se désintéresse des deux soleils brillant côte à côte dans le ciel, on pourrait presque oublier qu'on ne se trouve pas sur Terre.

*Presque.*

Je m'efforce en permanence de ne pas songer que je suis si loin de chez moi, car chaque fois que je m'autorise à réfléchir à l'énormité de la situation, je me mets aussitôt à paniquer. Je suis l'une des quelques dizaines de personnes à avoir jamais posé les pieds sur ce monde – à avoir jamais posé les pieds sur une autre planète sans combinaison, sans respirer dans un tuyau, sans rien pour me protéger des rayons solaires ou de

la brise qui agite mes cheveux humides de sueur. Je ne peux certes pas sortir mon téléphone pour envoyer un texto à ma sœur. Je ne peux pas regarder la météo pour demain. Je ne peux pas consulter mes fils d'actualité pour voir si quelqu'un a enchéri sur mes dernières trouvailles. Il n'y a plus aucun endroit sur Terre où l'on soit complètement isolé du reste du monde. Pourtant, ici, je suis *seule*. Les premiers explorateurs de Gaïa étaient des astronautes aguerris de l'AI, qui s'étaient préparés toute leur vie à conduire des études scientifiques et qui avaient suivi une formation concrète. Et tous sont morts dans les temples. Quant à moi, je ne suis qu'une fille du Middle West ayant laissé tomber le lycée pour accepter des boulots payés en dessous du salaire minimum, avec un casier judiciaire trop inintéressant pour que les flics se passionnent réellement pour mon cas.

Mais *lui*, il est encore moins à sa place que moi.

— Jules, dis-je doucement tandis qu'il finit de manger. Écoute. Tu es sûr que tu ne veux pas remonter dans la station ? Ne le prends pas mal, mais ici, tu ressors comme le...

Je m'interromps subitement. Aucune phrase plaisante ne commence par « ne le prends pas mal ». Je pousse un soupir.

— Bref, tu sors du lot. Tu vas être pris pour cible.

Il reste un moment silencieux, me dévisage, puis se détourne, dépose sa boîte au sol et sort une serviette en tissu propre pour s'essuyer les doigts et les lèvres. Il me répond alors posément :

— Je sais à quel point je sors du lot. (Il plante son regard dans le mien.) Mais je ne serais jamais venu ici si j'avais eu le choix. Je ne peux pas faire demi-tour maintenant.

Je crève d'envie de lui demander pourquoi, mais il me demandera alors ce que je fais ici, et si je suis déjà sûre